

QUAT' SAISONS (1975) – L'hiver

La Plume du paon

Ce son-la, qui était celui de Noël, un jeune homme de bonne coupe, affligé d'un strabisme divergent, débauchait une cousine de province à travers les quartiers maudits de la capitale. Bien que son compagnon apportât à l'entreprise la maussaderie supérieure qu'il vouait à toute chose en dehors de l'économie politique, la jeune fille, éperdue de vin glacé et de girandoles, sentait le rose des grandes émotions spirituelles assiéger ses pommettes.

A la veille de rentrer dans son village où les indigènes mettaient leurs galoches devant la cheminée durant toute l'année, cette escapade à Saint-Germain-des-Prés lui semblait poser un grain de sel fatal sur la queue de son séjour pour en retenir l'envol, en apprivoiser l'oiseau bleu. Dans le boyau tendu de guirlandes où ils achevaient de souper, des voix obscures lui soufflaient que le meilleur vient à la fin.

Le jeune homme était inspecteur des Finances. Comme tel, il inspectait précisément l'addition qu'une souillon d'opérette venait de griffonner sur un coin de la nappe en papier. Dans le même temps, il aspirait dans son for intérieur à retrouver l'un de ces bivouacs de hauts fonctionnaires qui s'établissent, passé minuit, dans les brasseries où les ministres vont boire, et ne s'apercevait pas que la cousine palpait contre son flanc à force de gloutonnerie intellectuelle et autre. Soudain, ce brillant économiste releva la tête, mais la question qu'il envisageait de poser à la serveuse lui resta entre les amygdales d'où il la ravala. Depuis le début de la soirée, il s'était appliqué, non sans suffisance, à épinglez des noms célèbres sur le tout-venant qui circulait d'une table à l'autre et n'avait pas craint d'abuser la crédulité de sa voisine en confondant allègrement les philosophes et les clarinettes. Cette fois, l'équivoque n'était plus possible: c'était bien le fameux Merguez qui venait de se frayer un chemin jusqu'au comptoir, superbe comme toujours et plus vtileux qu'une cornemuse.

— Tiens donc, petite Madeleine, chuchota le jeune homme à l'adresse de sa cousine, tu pourras dire à tes gentilles amies que tu as réveillé en face de Merguez. Tu as entendu parler, je suppose?

Au seul nom de Merguez, Madeleine se cabra sur la banquette, ses narines se dilatèrent, l'une pour le soufre, l'autre pour l'encens. La vogue attachée à l'œuvre vrombissante de ce romancier néo-penseur avait vigoureusement agité les bibliothèques tournantes de la Haute-Vienne. Les pensionnaires des Dames de la Palourde se disputaient, au sortir des cours, les quelques exemplaires qui en étaient tombés entre leurs mains. Après Francis Jammes, dans un genre combien différent, Merguez était leur écrivain de prédilection. Même, il présentait sur le poète béarnais l'avantage incontestable d'être vivant, ce qui ne manquait pas de stimuler un sang vigoureux dont la rêverie à fleur de peau puisait des ressources en profondeur dans la potée et le clafoutis.

— Merguez! s'exclama Madeleine, lequel est-ce? Montre-le-moi!

L'autre marqua un recul discret :

— Modère-toi, voyons ! Il est assis sur un tabouret, contre le bar. Car il disait : le bar, pour faire mieux, et non pas : le zinc, comme nous tous. La jeune fille se dévissa pour capter la direction où s'aventurerait le regard naturellement ambigu de son cousin, et c'est ainsi qu'elle arrêta les yeux sur moi.

— Je ne l'imaginai pas tout à fait comme ça, dit-elle avec avidité. Il a l'air tout désespéré... et si accessible.

Je mangeais un œuf dur et le trouvais amer. Ces jours de fête ne flattent pas la solitude. Ce sont les arches d'un pont qui enjambe le vide. Je répugnais pourtant à rentrer me coucher. Tant qu'on n'a pas tiré la porte sur soi, le monde demeure chargé de petites promesses. Pour un célibataire, le nom qu'il lance à sa concierge après dix heures, c'est le mot de la fin. On n'est jamais très pressé. Parfois, il arrive qu'on noue des amitiés au coude à coude ; d'autres soirs, on se bagarre comme des matous. Quand cette jeune fille commença à me dévisager, Merguez, l'écrivain, venait de prendre place contre mon épaule. Je ne le connaissais que pour l'avoir vu en vitrine sur le boulevard mais je savais qu'il n'était pas l'homme à trinquer de l'œuf dur avec moi. A l'époque, il pouvait encore passer pour grotesque, malgré la carrure naissante que lui dessinait son talent. L'ambition a tôt fait de vous donner des épaules larges et du jabot. Merguez bâfrait comme il écrivait, je fus heureux de le constater, car ses deux premiers livres, malgré le tintamarre dont ils avaient fait l'objet, m'étaient tombés des mains. H est vrai que mon jugement en la matière n'était guère autorisé car, de mon côté, je m'essayais aussi à la littérature dans le secret le plus épais.

Les jeunes filles non plus n'étaient pas mon fort. Je me sentais trop vulnérable moi-même pour m'accommoder d'être qui avaient encore quelque chose à perdre. Celle qui, maintenant, me buvait des yeux sans retenue et répondait à ma mine intriguée par des esquisses de sourires m'embarassait d'autant plus que l'individu élégant qui l'accompagnait ne cessait de me considérer assez sournoisement et, pour tout dire, en biais. Le sans-gêne de ce couple, que j'épiais, moi aussi, à la dérobée, finit par me bouleverser, malgré le charme que j'éprouvais à recevoir cette nuit-là un signe de vie. J'avais l'impression qu'ils m'avaient élu pour leur dupe et qu'ils allaient me coller dans le dos l'étiquette d'un poisson d'avril. Je respirais mal au moment où ils se levèrent pour enfiler leurs manteaux. La fille me parut aimablement colorée lorsqu'elle passa à me frôler et franchit le seuil sans broncher. Mais, dès qu'elle se fut un peu retranchée dans la nuit, je vis à travers la vitre du bistrot qu'elle tournait vers moi ce visage qu'ont certains êtres quand deux trains se croisent et que l'envie déchirante vous prend de tirer le signal d'alarme,

L'inspecteur des Finances était plutôt ennuyé. Il ne savait pas comment annoncer à Madeleine qu'il ne la raccompagnerait pas jusqu'à sa pension de famille. On l'attendait, paraît-il, à Auteuil, chez le Premier Président. Il n'avait déjà que trop tardé. Il y allait de sa carrière. Ce sont des considérations qu'une provinciale peut admettre. Comprenant qu'il avait une maîtresse, la jeune fille s'inclina facilement.

— Je te jette à une station de taxis? demanda-t-il en manière d'aumône.

— Inutile, répondit-elle, je préfère marcher un peu.

Déjà le projet insensé agitait un furieux grelot dans sa tête. Ses pas la conduisaient vers le carrefour où une librairie scintillait avec l'éclat tranquille des pharmacies de service. Une tolérance de Noël voulait qu'elle fût encore ouverte. Un ouvrage de Merguez pointait à la devanture. (Il venait, sans doute, de l'y faire mettre.) Madeleine entra et l'acheta. Puis elle remonta le boulevard, pénétra

dans un café dont la renommée littéraire s'était propagée jusqu'à Saint-Aureil et demanda un jeton de téléphone.

Arthur, le serveur, était en train de m'entretenir de l'indemnité-varices pour laquelle il militait depuis trente ans et je lui objectais quelques arguments de contentieux qui étaient de ma partie quand le téléphone retentit dans notre bistrot : « On demande M. Merguez à l'appareil ! »

En d'autres temps, cet appel eût provoqué un remous dans l'assistance. Mais l'intelligentsia réveillonnait à domicile et l'écrivain se dirigea vers la cabine dans une indifférence totale. Peut-être même toute la surprise était-elle pour lui, car il affichait un air perplexe en s'enfermant à double tour.

Lorsqu'il ressortit, un instant plus tard, un sourire visqueux flottait sous l'auvent de sa petite moustache

- Payez-vous, Arthur, dit-il en allongeant de la monnaie, ne fidez pas le camp, payez-vous tout de suite.

- Rien de grave au moins, monsieur Merguez ? demanda le serveur par simple routine.

- Du meilleur, au contraire ! Une femme m'attend en face, une admiratrice... Et le plus beau, c'est que nous ne nous connaissons pas, lança Merguez, comme il ouvrait la porte.

- C'est sans doute pour cela, murmura Arthur, comme il la refermait.

Merguez traversa la chaussée dans la peau d'un jeune maître à penser et c'est effectivement de main de maître qu'il poussa la délicate porte à tambour du café littéraire. Cette voix de femme qui venait de lui confier son désir de le rencontrer, il ne craignait pas de lui donner figure humaine. Elle avait ajouté : « Pour que vous me connaissiez, je poserai en évidence votre dernier livre sur ma table. » Merguez entama donc résolument son tour de salle, un inventaire bien serré, à la fois désinvolte et terriblement attentif. Rien ne saute plus spontanément aux yeux d'un auteur qu'une couverture où s'étale son nom. Il ne tarda pas à repérer l'opulente dame blonde ni à surmonter le léger dépit qu'il en ressentit : une nuit de Noël, toute égérie semblait appréciable à cet ours peu léché.

Mme Chargeur n'avait pas pour habitude de fréquenter des établissements aussi intellectuels mais elle en avait entendu dire le plus grand bien. Puisque voilà plusieurs fois qu'elle passait devant en revenant de chez sa masseuse, elle s'était décidée à boire sa verveine du 24 décembre devant l'un de ces guéridons prestigieux plutôt que dans la solitude d'un studio dont son protecteur, capitaine au long cours de la représentation commerciale et marié devant chaque comptoir, désertait de plus en plus le chemin.

Elle regardait autour d'elle, prenant bien soin de ne pas dévisager l'assistance trop ouvertement et, pour se donner de l'aplomb, feuilletait par intermittence le gros bouquin qu'elle avait emporté pour lire dans le métro. Son libraire le lui avait mis de force entre les doigts, un jour qu'elle était venue se fournir en mercerie, tandis que les commis renchérisaient en chœur : « Avez-vous lu Merguez ? » Non, Mme Chargeur n'avait pas lu Merguez et il était peu vraisemblable qu'elle le lût jamais car elle désertait sa lecture toutes les dix lignes tellement elle trouvait ça idiot.

Au moment où le jeune homme bouffi, qui rôdait dans les parages depuis quelques instants, vint se planter devant elle, elle fit d'abord

semblant de ne pas le voir, mais elle ne put s'empêcher de penser que Saint-Germain-des-Près n'usurpait pas sa réputation :

« Allons bon, ma fille, se dit-elle, c'est l'aventure qui commence. » Pourtant, elle se trouva flattée, quand l'autre se fut installé à son côté, en déclarant avec une modestie parfaitement imitée :

— Je suis Merguez... Bonjour Verveine!

Et délicieusement violée dans ses habitudes, quand il eut appelé le garçon pour lui commander deux doubles whiskies en renfort.

Un peu plus tard, par désespoir, je franchis le boulevard à mon tour et m'engageai dans le tambour insidieux du café littéraire, sans préméditation. Noël peut servir de jolis points de départ à une méditation sûr le noctambulisme. Un rapide coup d'oeil dans la salle m'assura que je ne retrouverais pas à qui parler. J'allais m'en retourner, lorsqu'une voix exquise me héla, d'un accent savoureux encore près de la crèche. Je reconnus la jeune fille du restaurant. Elle était seule, dans une encoignure de porcelaine, agitant un livre d'une main timide et complice. Décidément, cette gracieuse personne procédait avec une détermination redoutable. Je m'approchai, assuré par mon dénuement même de ne pas tomber dans des pièges éventuels.

- J'ai cru que vous ne viendriez pas, dit-elle.

- Aurait-ce été une si grande perte ?

Elle eut une moue de désapprobation.

- Pas de fausse modestie, je vous en prie. Pour moi, vous êtes ce que j'appelle une valeur sûre.

C'était bien la première fois qu'on me disait cela et je ne savais pas où elle voulait en venir, mais un Père Noël me ramenait avantageusement le cœur. Par contenance, je pris le livre qu'elle avait reposé sur sa table et me fis sarcastique :

— Ah ! vous lisez cette imbécillité-là. Vous n'êtes pas difficile !

Elle se détourna comme si je l'eusse blessée. J'insistai sans savoir pourquoi :

— C'est une justice à vous rendre : vous ne l'avez pas encore coupé, vous pourrez le revendre plus facilement.

- Pourquoi vous faites-vous du mal inutilement, répliqua-t-elle. Vous êtes vraiment tel qu'on vous imagine, écorché par votre excès de lucidité.

Sous vos dehors goguenards, vous devez souffrir.

J'esquissai un sourire presque douloureux : c'était vrai, je souffrais d'une certaine glotonnerie réticente en présence du monde extérieur et de beaucoup d'indécision. Je portais aussi un grand regret de ne pas réussir à m'exprimer. C'est peut-être pourquoi j'aimais venir flâner les artistes dans ces réserves consenties ou ils sont parqués.

C'est alors que je découvris Merguez à l'abri d'un pilier, conversant avec une dame majestueuse. Il ne prêtait qu'une attention marginale à l'environnement mais, comme je pivotais pour mieux l'observer, il darda un œil oblique et, par extraordinaire, m'adressa un profond salut.

— Merveilleux ! s'exclama ma voisine, tout le monde vous connaît.

Merveilleux, en effet, si ce n'est qu'elle ajouta :

— Vous ne buvez donc pas, j'aurais cru...

Je vis non sans terreur qu'elle était absorbée dans du whisky. Je ne possédais pas assez de crédit pour la suivre dans cette voie. Sans la consulter, je commandai deux doubles verveines. Il fut sensible que l'étrange ferveur de cette jeune fille s'en trouvait augmentée.

Depuis peu, Merguez n'accordait plus qu'une demi-oreille au babil enthousiaste de Mme Chargeur, complètement dégelée par son initiation aux boissons fermentées. « Pourquoi ai-je salué ce type-là ? se demandait-il. Certes je l'ai déjà vu quelque part ; je ne sais pas où. En tout cas, j'ai bien fait : dans ma situation, on ne salue jamais assez. La sauvagerie ne paye pas, il serait temps de s'en apercevoir... Et celui-ci a une tête de critique, jeune et rose qui plus est ! Les plus féroces... Et il boit de la verveine ! Nom de nom, je devrais peut-être aller le trouver à sa table... »

— Excusez-moi, chère amie, je reviens tout de suite.

Mme Chargeur, dont les usages s'assouplissaient à mesure que S'éveillaient ses appétits, ajouta : « Encore. » Tout à l'heure, mettant à profit une première absence de Merguez, elle avait parcouru rapidement la notice du livre qu'elle serrait contre son giron. Et maintenant, avec le zèle débordant des affranchies de fraîche date, elle souhaitait d'en savoir davantage et parlait de Mathias, le héros de Merguez, comme si elle l'avait fait sauter sur ses genoux.

— Coupez d'abord les pages, on verra après, intima cavalièrement l'écrivain.

— Puisque je vous dis que je l'ai déjà lu, affirma Mme Chargeur à qui les mœurs littéraires venaient en buvant. J'ai prêté mon exemplaire à une amie mais j'ai racheté celui-ci pour le garder intact et mettre de la peau autour.

Emu par ce gage de dévotion, Merguez posa une main sur le poignet de Mme Chargeur qui ne se déroba pas.

— Juste une minute, décida-t-il.

Il n'était que d'apprécier sa démarche un peu louvoyante pour être assuré que Merguez venait à nous. La crainte me saisit qu'il eût deviné les propos désobligeants que j'avais tenus sur son livre.

— Mon Dieu, dis-je à la jeune fille, le voila.

— Qui ça ? fit-elle.

— Un raseur.

Je n'allais pas lui révéler qu'il s'agissait de Merguez. Si elle lisait cet auteur à une heure pareille, c'est qu'elle l'estimait et ne manquerait pas de le lui dire. Si elle le lui disait, l'autre en tirerait de la vanité et s'accrocherait d'une façon insupportable. Mieux valait prévenir cette agression. Je me levai et fis un bout de chemin à la rencontre de Merguez qui s'approchait, un sourire vague sur les lèvres. Je répondis par un sourire également indécis. Il tendit sa main, j'avançai la mienne. Somme toute, nous nous serrâmes la main.

— Comment va ? dit-il, je suis heureux de vous voir...

Il y eut un silence perceptible, puis il me demanda :

— Vous travaillez pour vous ? Vous avez quelque chose en train ?

Je ne comprenais guère le sens de sa question. A tout hasard je la lui retournai :

— C'est plutôt à vous qu'il faut demander cela.

Sans le savoir, je venais de provoquer un cataclysme. Merguez, débordé, entreprit de m'exposer ses œuvres passées, présentes et futures, l'une l'autre s'interpénétrant pour composer des triptyques ou des fresques. M'ayant agrippé par le bras, tantôt il feignait de me raccompagner jusqu'à ma table, tantôt me rejetait dans l'allée où des gentlemen à plateaux nous bousculaient sans aménité. Par intervalles, je balbutiais que je ne voulais pas le retenir. Il haussait les épaules avec condescendance. A la fin, il me proposa de prendre un verre avec lui, s'avisant de ce que je n'étais pas seul, feignit la confusion et me précipita sur le rivage en lançant à la cantonade :

— Charmé de vous avoir entendu de vive voix. Je vous suivrai désormais encore plus attentivement

Je nous croyais débarrassés, il retourna sur ses pas :

— Au fait, on vous verra chez Gallimard, jeudi ?

Je répondis qu'il y avait peu de chances. Il m'assura que c'était dommage et se mit à hésiter d'un pied sur l'autre, impuissant à s'arracher de nous. C'est que, même à l'envers sur la banquette, il venait de reconnaître son livre. Il allait ouvrir la bouche, nous scrutait d'un regard encourageant, mais, soudain, sans que rien l'eût laissé prévoir, il rejoignit sa compagne qui s'occupait là-bas à renouveler les consommations.

— Pourquoi n'allez-vous pas chez Gallimard, jeudi ? me demanda la jeune fille sur un ton de reproche.

— Vous y allez, vous ?

Elle répondit avidement :

— Vous voulez rire... moi, pauvre petite provinciale!

Le mot bondit dans ma poitrine.

— Vous arrivez de province ?

— Du Limousin, dit-elle, et je repars demain.

Je n'eus pas de peine à lui affirmer que j'aurais aimé la revoir. Elle me considéra avec gratitude :

— C'est une grande soirée dans ma vie. Si vous vouliez me faire plaisir, vous mettriez un mot là-dessus, en souvenir.

Elle me tendit le roman de Merguez. Je le retournai dans tous les sens, sans empressement, trouvant drôle cette manière de signer « Merguez » tout court.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous écrive ?

— Je m'appelle Madeleine, dit-elle, c'est un peu vicillot.

— Je m'appelle bien Abel.

Elle prit un air ravi et répéta : « Abel. » Puis elle ajouta :

— On n'y pense guère, mais personne ne connaît votre prénom.

— Dites plutôt que personne ne le porte.

— C'est un prénom très doux, dit-elle, et que j'adore...

Elle me prêta sa plume pour lui écrire ce mot. Au fond, le livre de Merguez était le pavillon qu'elle avait arboré pour me conduire à elle. Sauf à lui obtenir une dédicace de l'auteur, ce que je ne voulais à aucun prix, il me revenait de droit de formuler pour Madeleine cet hommage parisien. Je me suis mis à la tâche. A quelques mètres de là. Merguez justement suçait lui aussi son stylo au-dessus de l'exemplaire que lui présentait son admiratrice. Nous échangeâmes de loin un second sourire.

— Je l'ai vraiment échappé belle, répéta Merguez, un peu plus, je ne le saluais pas.

Mme Chargeur commençait à s'impatienter :

— A la fin, qui est ce monsieur ?

— Je l'ignore mais je ne connais que lui. C'est sûrement quelqu'un.

— Écrivez toujours, fit Mme Chargeur. Un petit truc qu'un homme jaloux puisse lire, le cas échéant.

Cette prière annonçant déjà le sacrifice que cette femme ne tarderait pas, un jour ou l'autre, à lui consentir, Merguez s'en trouva exalté. Sous couleur de regarder par-dessus son épaule, Mme Chargeur laissait une mèche blonde frôler la joue appliquée de l'auteur.

Pour ma part, j'avais peur d'être allé un peu loin dans ma dédicace. J'avais tort. Madeleine se montra enchantée.

— Vous avez mis Abel, simplement Abel, dit-elle... Madeleine

et Abel ! Mes compagnes vont être jalouses quand je vais revenir avec ça.

Je m'amusai à cette évocation d'une connivence entre étudiantes ou collègues de bureau.

— Vous travaillez ? demandai-je.

— Pas assez. Je sais bien que je devrais. Mlle Théron me pousse beaucoup.

Mlle Théron était professeur de philosophie chez les Dames de la Palourde. J'appris ainsi qu'elle encourageait Madeleine à composer des vers. Manifestement, celle-ci s'attendait à ce que je la prie de s'étendre sur ce sujet. J'avoue que l'idée ne m'en effleura pas. Surmontant sa déception, Madeleine me demanda à son tour « si j'avais quelque chose en train ». C'était décidé le jour.

— Il vaut mieux ne pas parler de moi, lui dis-je, je n'ai même pas mon bachot.

— Comme tous les vrais grands hommes, fit-elle.

Et je la vis rayonner pour la dernière fois.

Ensuite, Madeleine murmura : « Attention ! » sans raison très valable. Son cousin venait d'apparaître par la porte à tambour. Nous n'avions guère à redouter de lui. Pourtant, je me levai.

— Il faut que je vous quitte, dis-je à la jeune fille.

Elle essaya de me retenir et je m'émerveillai du pouvoir qui m'était venu, ce soir-là, d'accrocher tant de personnes inconnues. L'intuition, toutefois, me dicta qu'il ne fallait pas tenter le sort. Très à l'aise entre les tables, broyant des doigts, le cousin serait sur nous d'un instant à l'autre. Je précipitai la séparation.

— J'ai une adresse où vous écrire, jeta Madeleine en désignant le sigle de l'éditeur, tatoué sur la couverture du livre. N'oubliez pas de me répondre.

En un éclair furtif, l'arrière-pensée m'effleura que je n'étais peut-être pas aimé pour moi-même.

Pour asseoir ma silhouette, j'étais allé retrouver Merguez A distance, j'assistai à la jonction du cousin et de la cousine. Il me sembla qu'ils commentaient leur trahison mutuelle. Madeleine ouvrait et refermait son livre. Prêtant l'oreille, au prix d'un effort quasi divinatoire, je perçus que l'autre lui demandait :

— Abel... qui est-ce Abel ?

— Là-bas, souffla Madeleine avec un mouvement du menton en direction du groupe que nous formions.

— Quoi ! Merguez...

— Tout juste, répondit la jeune fille, c'est un être d'une délicatesse exceptionnelle et je suis très contente.

— Mes félicitations, dit le cousin, mais, si tu le permets, je vais te raccompagner. A partir d'une certaine heure, j'ai le sens de mes responsabilités.

Sur quoi, ils disparurent après nous avoir décoché de menues politesses à partager.

— Pour le coup, dit Merguez, qu'est-ce que vous prenez ?

Je n'avais pas assez mangé. Je prétendis qu'un œuf dur me distrairait. On me passa volontiers ce caprice. Cependant que je brisais la coquille d'un geste qui m'est familier, Merguez se frappa soudain le front, si bien que les deux bruits se confondirent.

— Je sais maintenant où je vous ai vu, rugit-il. Vous étiez au restaurant, tout à l'heure, sur le zinc.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire. C'est là aussi que je vous ai vu.

— Mais, dans l'existence, qu'est-ce que vous faites ? reprit-il en pointant un doigt vengeur vers mon gilet.

— Je bricole dans un contentieux d'assurances.

J'avais à peine achevé cette phrase que Merguez, poursuivi par un maître d'hôtel qui l'obligea à régler ses consommations sur le trottoir, entraîna dans sa mâle fureur Mme Chargeur dans la maison de rendez-vous la plus proche et fit ainsi un heureux de plus dans la soirée.

Le quatrième bonheur de cette histoire fut celui de Merguez lui-même, lorsqu'il reçut chez son éditeur une lettre postée dans la Haute-Vienne, où une demoiselle ignorée lui révélait qu'il était beau. Le cinquième bonheur fut, une nouvelle fois, celui de Madeleine, quand Merguez, par gratitude, lui répondit, sans trop y croire, que ses poèmes étaient bons. Le sixième bonheur fut celui de l'éditeur qui publia leur correspondance, échelonnée sur plusieurs mois, véritable chant alterné des amours impossibles, qui devait connaître un retentissement de curiosité.

C'est d'ailleurs à travers ces lettres, un miel pour l'amateur, que je pus reconstituer le miracle de cette nuit de Noël, où quatre solitaires subirent l'aimantation d'un malentendu plus fécond qu'une grâce.

Mais de telles aubaines ne se présenteront plus. A trente-cinq ans, le cousin, chargé de mission dans le cadre du Marché commun, s'est enfin décidé à se faire opérer. Jusque-là, ses interventions introduisaient une pagaille déplorables dans les colloques qui se tiennent autour des tapis verts.

Gloria

Gloria Mood-Wilne, de son vrai nom Blanche Mouton, n'a jamais réussi à franchir le mur du son : le cinéma parlant a mis un terme à sa carrière. Néanmoins, pour une ancienne coqueluche du muet, elle s'abandonne volontiers à des discours en cascades et c'est pourquoi nous sommes deux ou trois amis qui aimons bien escalader en pèlerinage les coteaux de Meudon où elle s'est retirée pavillon haut (pavillon en meulière), vers 1930. Il est appréciable qu'elle nous appelle ses gigolos ; tout le plaisir est pour nous : cette petite femme d'une large soixantaine d'années que nous disputons à l'oubli est notre objet de luxe, peut-être aussi notre seule bonne action.

Donc, sa villa beige et rugueuse, égarée dans la verdure, domine l'île Seguin. Par beau temps, elle suggère des idées de Pays basque aux ouvriers de la régie Renault, les « studio Renault » dit Gloria, chez qui les toits inclinés des ateliers éveillent en retour la nostalgie de son valeureux métier. Cette rentière ne craint pas d'évoquer le hangar où elle se fit raboter un sein pour incarner la Reine des Amazones et barbote volontiers dans l'âge héroïque. Mais tous les âges sont héroïques, en particulier celui qu'elle vit aujourd'hui.

Pour mieux vieillir, elle a repris son nom déjeune fille, sans aucune rigueur. Ses propos ne sont pas ceux d'une épouse divorcée. A vrai dire, elle n'a pas conscience de ce que le cinéma se soit séparé d'elle par décret ; elle se considérerait plutôt comme la veuve d'un prince révolu, qui aurait un peu négligé de la recommander à ses héritiers. Beaucoup de naïveté et quelques économies judicieuses lui ont permis de supporter sa disgrâce sans amertume ni tapage. Mlle Mouton a échappé au destin dramatique des cigales et, à première vue, rien ne rappelle la vamp saccadée dans cette frêle personne affublée de taffetas et de perles, chez qui les caractères de l'épouvantail sont corrigés par ceux, émouvants, de l'oiseau.

Un certain dédain des modes de notre époque — dédain qui n'est peut-être que de la timidité —, le goût de l'insolite, une aptitude à imaginer des charmes derrière la grille des mots nous ont fait reconnaître et adopter Gloria Mood-Wilne dès que nous l'avons rencontrée sur un bateau-mouche où elle s'enchantait avec bonheur. Dans un monde exubérant de vedettes, elle est devenue notre star privilégiée ; nous entourons cette étoile éteinte d'une cour d'admiration et de tendresse qui la ressuscite.

—Le passé ne revit que dans la jeunesse, les vieillards à la page s'acharnent à le renier, se plaît-elle à nous répéter. Et ce brevet qu'elle nous décerne nous enchante, car il nous met de plain-pied avec nos pères, tels que nous ne les avons pas connus.

De nos jeunes pères, nous ne possédons pas la désinvolture ni l'aisance, mais l'argent nous serait plus facile, dont on dit précisément qu'il procure l'aisance. Nous l'utilisons assez légèrement à célébrer le culte de Gloria. Tantôt celle-ci nous réunit chez elle dans un taillis de souvenirs. Photographies de Max Linder, de Victor Margueritte, de Poiret. Tantôt elle nous rejoint à Paris, soit que l'un de nous qu'elle appelle « l'homme à l'Hispano » aille la chercher en voiture, soit que nous l'attendions à l'arrivée du train de banlieue d'où elle débarque munie d'un sac en cretonne, car l'occasion lui est bonne d'effectuer de menus achats qui l'effarent — le prix de la vie et de toutes choses lui saute alors aux yeux, ses yeux immenses, charbonneux, clignotants, où ne se reflètent plus que des eldorados désormais stériles, et les fêtes que nous lui composons ensuite l'inquiètent autant qu'elles la captivent. Ainsi lui avons-nous appris l'axe Régime-Castel, les soupers au strip-tease et que les plus belles huîtres pouvaient encore se rouvrir devant elle. En échange de quoi, elle nous a initiés à des recettes de cocktails corrosifs, comme on n'en fait plus, que nous nous ingénions à reconstituer à sa santé. Le salaire de ce genre d'amitié tient dans cette contrebande entre deux générations.

Quarante ans de retraite n'ont pas fait perdre à Gloria la vocation du luxe. C'est la peur de manquer, plus qu'un manque réel, qui l'a incitée à adopter cette existence modeste dont nous voulons la distraire. Elle se laisse faire en se demandant comment tout cela finira.

—Mes pauvres enfants, nous dit-elle, vous mettez de l'hermine sous mes pas! Ralentissez, je vous en prie, ralentissez...

Il n'en faut pas davantage pour que nous renchérissons en extravagance, lui assurant que nous vivons une époque de cocagne et que cette ville, que nous aspirons pour elle à peindre en rouge, s'ouvre à qui veut la prendre. Elle s'en retourne rassurée sur le sort de la civilisation, à l'issue de ces journées parfaites.

Dans les restaurants, on commence à connaître le groupe que nous formons. La fois où Gloria a tenu à nous rendre en bloc nos invitations, nous avons soudoyé les maîtres d'hôtel pour que les festivités se soldassent par une addition dérisoire, non dans un propos charitable, mais pour la confirmer dans l'illusion que le miracle et la facilité accompagnent en permanence notre sillage. En effet, elle remarqua :

— On raconte des sornettes ; la situation est beaucoup moins terrible qu'on le prétend. Les prix sont d'avant-guerre...

De même, nous arrangeons-nous pour la mettre en présence de comparses qui feignent de la reconnaître et la saluent par son nom de guerre, barmen, camarades de rencontre, chauffeurs de taxis qui refusent de nous faire payer la course en hommage à la pionnière prestigieuse qu'ils ont l'honneur de transporter. Un jour, nous avons failli aller un peu loin en la mettant en présence d'un agent littéraire, prétendument désireux de publier ses mémoires. L'affaire s'embourba sans qu'elle marquât trop d'impatience ; elle n'en conserva que le sentiment diffus qu'on lui portait encore de l'intérêt. Mais l'équilibre est délicat à maintenir, qui nous fait osciller à chaque instant entre la sollicitude et la mystification.

Nous nous sommes souvent demandé si elle était vraiment dupe du cercle assez magique à l'intérieur duquel nous nous appliquons à l'enfermer, jusqu'au jour où il s'est avéré qu'elle ne pouvait plus accomplir la moindre démarche, formuler la moindre opinion sans en appeler à notre aide ou à notre conseil. Gloria Mood-Wilne ne respirait plus que par nous, même si cette respiration était artificielle. L'ampleur de cette constatation, si elle nous a d'abord alarmés, nous a détournés de changer de caprice. Nos

femmes, nos mères qui ont son âge, ont dû se résigner à nous voir adopter une sorte de double vie, ce dont elles prirent parfois ombrage, car Gloria s'est toujours refusée à les rencontrer pour nous « avoir » pour elle toute seule.

Ai-je encore le droit de parler de Gloria Mood-Wilne au présent ? Quittant la cuisine où nous nous sommes réfugiés pour regarder tourner l'heure, je repasse dans la pièce principale où l'actrice, allongée sur une méridienne dans une robe de gala, somnole au pied du sapin de Noël que nous avons eu tant de mal à nous procurer en cette période de l'année. Elle somnole et ne le sait pas, geignant doucement parfois, la respiration courte, des joues en toile cirée rouge, tendues par la fièvre. Devant la cheminée, les cadeaux que nous avons apportés, tous les trois, et qui nous donnaient des allures de Rois mages, quand nous avons franchi le seuil. Sur la table ronde, les reliefs d'un souper ténu, chargé d'intentions par le traiteur et nos verres que nous avons oubliés sur le chemin de table scintillant de givre et d'étoiles, témoignage de notre désarroi.

Vers le milieu de l'été, Gloria nous est tombée malade. Nous l'avons appris au retour des vacances qu'elle a passées à Meudon, dans le sentiment que nous l'avions plus ou moins abandonnée. Le médecin a imputé son état à quelques abus au-dessous de son âge. Nous voulions nous persuader qu'elle venait surtout d'être privée trop longtemps de l'oxygène que nous lui communiquions. Quand on nous a annoncé que ses jours étaient comptés, nous ne l'avons pas cru.

Gloria se montra plus perspicace. Sachant que Noël scanda la captivité, l'exil, la maladie, elle se mit à répéter:

— Je ne verrai pas Noël, cette année.

Alors, nous avons commencé à nous relayer à son chevet, désertant nos foyers à des heures impossibles, attirant sur nos mœurs des suspicions lassantes, pour prix de la victoire dans cette course que nous avons engagée contre le temps. Cependant nous nous efforcions d'offrir le monde sous ses meilleures couleurs à cet être qui s'en trouvait de plus en plus retranché. Toutes les fausses nouvelles nous étaient bonnes si elles allaient dans le sens de son optimisme, au besoin nous en inventions. Profitant de ce que la confusion s'installait dans son esprit, nous lui avons progressivement supprimé la radio et la plupart des journaux. Nous lui tenions lieu de gazette. C'est ainsi qu'à la fin du mois d'août, nous nous sommes autorisés à lui faire cadeau de la paix au Viêt-nam qui lui tenait à cœur. En septembre, nous avons truqué la cote des valeurs en Bourse. En octobre, nous lui avons appris la création d'une quatrième chaîne de télévision française, exclusivement muette pour la flatter. En novembre, rude automne...

En novembre, le médecin nous a dit qu'elle était perdue. Il nous restait plus d'un mois à tenir. C'était trop. Déjà Gloria ne quittait plus son lit, brouillait le jour avec la nuit, distinguait mal entre le sommeil, la veille et le rêve. Nous avons commencé à arracher les feuilles du calendrier deux par deux, puis trois par trois, sans qu'elle s'en aperçoive. Elle avait suffisamment falsifié la date légale de sa naissance pour que nous en tassions autant avec celle de sa mort. Dans le même sens.

Un matin qu'on sonnait à la porte et qu'elle demandait ce qui se passait, l'un de nous eut l'idée de répondre:

— Ce sont les postiers qui viennent pour les étrennes.

— Ah ! dit-elle dans un sourire, les fêtes approchent. Quel jour sommes-nous?...

C'est à ce moment que nous avons entrepris de faire venir le sapin, de choisir les cadeaux, de commander le réveillon que nous venons de célébrer à l'heure du dîner. Elle avait exigé de se lever pour se trouver parmi ses « gigolos ». Elle a estimé qu'il faisait bien doux pour un pareil soir et déploré l'absence de neige, mais nous n'avions pas réussi à nous en procurer.

Vers neuf heures, des enfants des écoles ou de jeunes apprentis, que nous avons achetés, sont venus à son chevet lui chanter un petit cantique, avant de renfiler leurs blousons de cuir noir, pour quelle nuit ? Ensuite, elle a bu un peu de Champagne, nous avons allumé toutes les bougies et elle a dit :

— J'ai vu Noël.

Maintenant, passé minuit, elle repose ou elle s'en va : personne ne sait plus. Par la fenêtre, d'où l'on embrasse un vaste panorama, j'aperçois des lumières qui s'éteignent sur Paris, l'une après l'autre, dans des maisons où le calendrier indique que l'on est le premier décembre. Je retourne dans la cuisine où le nôtre marque Noël et je dis aux amis :

— Je crains fort que nous ne réveillonnions en famille, cette année.

pp. 680-693.